



« Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train » (au lieu de *que vous n'avez*). La langue est un lien multiple, mais elle est elle-même faite de liens, elle est une construction compliquée, un appareil fragile dont chaque constituant est indispensable à l'équilibre général.

Et nous nous y prenons toujours de travers. Mauvais choix, stratégies inefficaces, lois inapplicables et/ou inappliquées. Prenons le cas de l'anglais. L'Etat s'est montré ferme à cet égard en une première occasion : en 1539, dans l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui instituait le français, aux dépens du latin, comme seule langue dans les documents publics (administration, justice) – loi toujours en vigueur. Une deuxième fois, en 1975, en stipulant : « Dans la désignation, l'offre, la présentation, la publicité écrite ou parlée, le mode d'emploi ou d'utilisation, l'étendue et les conditions de garantie d'un bien ou d'un service, ainsi que dans les factures et quittances, l'emploi de la langue française est obligatoire. » Une troisième fois, par la loi Toubon (1994), qui précisait la précédente et visait à donner au consommateur et au citoyen le droit de recevoir toute information utile en français (contrats, modes d'emploi, garanties...). Elle rappelait de surcroît l'article II de la Constitution : « La langue de la République est le français. » Mais personne ne sait ce que c'est que la République. En sorte que le Conseil constitutionnel, qui devrait le savoir davantage, eut beau jeu de trancher dans le vif

de cette loi, et même, pourrait-on dire, de la châtrer, au nom de la liberté d'expression, qui a parfois bon dos. Furent exclues du champ de son application la publicité, la télévision, la radio. Ne restait plus que le « service public », pas mieux cerné que la République. Et puis, plus récemment, la loi Fioraso, votée en 2013 par une petite trentaine de députés, autorise les enseignements en langue étrangère (= anglaise), une première depuis Villers-Cotterêts. Et « le Quotidien du peuple » chinois s'étonne : « En formant ses élites en anglais, la France envoie un mauvais signal aux pays francophones. » Pendant ce temps-là, pendant ces allers-retours, ces ordres et contrordres, l'anglo-américain imbibe toutes les couches du sol linguistique français comme le nitrate breton. Certes, la langue évolue, nul ne le nie, encore qu'on comprenne toujours La Fontaine et Ronsard, mais peut-être faudrait-il lui éviter d'arriver en phase terminale. « Le meilleur service que nous puissions rendre à la République, a dit Francis Ponge, est de redonner force et tenue au langage. »

L'anglais est le symbole d'une société « ouverte à l'autre » (l'autre, c'est l'Américain), qui suit son temps et l'évolution technique (ils disent « technologique »). Bref, d'une société « moderne ». Fausse modernité, modernité de province. Jeunesse de vieux. Ce qu'était Paris à la province, l'Amérique l'est devenue à la France. C'est la même pensée de Formica, qui somnole après le bœuf en daube, rideau de fer tiré, le dimanche après-midi, sur le magasin Au Bon Chic parisien. Les mots anglais, c'est plus *coule*, c'est plus *feune*, c'est pas comme chez nous. On a l'air moins bête en commandant en anglais, chez *Quick*, un *pepper crazy chicken* : comment le faire en français sans rougir ? L'anglais est aussi un voile pudique jeté sur la stupidité : voilà une pensée retendue, botoxée jusqu'aux oreilles, une pensée de jeunes nés vieillards. Cela vous attire le chaland, une enseigne en anglais, cela brille dans les esprits. *Optic 2000*, c'est quand même plus vivant qu'Optique 2000, non ? Vivant, mais si tarte, et qui date d'une époque où l'an 2000 était encore loin devant ! Quand arrive ici une troupe de danse japonaise, et qu'il faut mettre son nom sur l'affiche, on le traduit en anglais. Pourquoi ? Nous n'osons même plus être banals, nous ne disons plus à *bientôt*, mais *see you soon*. Nous irons bientôt acheter nos lunettes chez Affleloo.

Honte d'être ce qu'on est, haine de ce qu'on est. Empressement devant tout mot qui permet de se faire remarquer, comme dans une loge d'Opéra, parmi ceux qui sont au courant les premiers. La soif d'anglais est un simulacre, donc une illusion. Elle s'arbore comme ces marques, apposées visiblement sur les vêtements pour faire croire qu'on est autre. Ou pour faire croire qu'on est riche, alors qu'on vit dans un taudis. La soif d'anglais, c'est le syndrome du crocodile, cousu sur les polos des banlieusards ou les chemisettes des bourgeois, et qui signifie seulement : vêtement cher. En être ou ne pas en être, là est la question. Voyez la hâte piteuse avec laquelle nous avons dit *Beijing* pour Pékin. Comme nous aimons perdre ! Comme nous aimons notre servitude ! Quelle fierté nous tirons de notre propre abaissement ! Comme elle était heureuse, Christine Ockrent, de pouvoir interroger en anglais Shimon Peres, qui parle parfaitement le français ! Quelle impatience dans l'humiliation ! Car enfin, pourquoi disons-nous *c'est un peu short* ou *j'ai dispatché le job* ? Que disons-nous de plus qu'avec *c'est un peu court*, ou *j'ai réparti le travail* ? Dans ➤